



Le temps contemporain comme temps de l'après-coup

Sophie Wahnich

► To cite this version:

Sophie Wahnich. Le temps contemporain comme temps de l'après-coup. Écrire l'histoire - Histoire, Littérature, Esthétique, 2023, Le carambolage des temps, 23, pp.119-128. 10.4000/elh.3504 . hal-04361606

HAL Id: hal-04361606

<https://hal.science/hal-04361606>

Submitted on 27 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Public Domain

Le temps contemporain comme temps de l'après coup.

Sophie Wahnich, directrice de recherche au CNRS, laboratoire pacte.

Revue *Ecrire l'histoire*, 2023, le carambolage des temps

Dans l'après-coup des grandes commotions historiques, les sociétés doivent inventer et articuler des pratiques privées, des pratiques sociales, des politiques qui leur permettent de se réunifier ou de se refonder.¹

Ce qui caractérise ces après coups historiques est le sentiment de discontinuité de l'expérience malgré le partage d'une même séquence historique. Cette notion d'après-coup peut être appréhendée comme simple « suite », « l'après » dans la traduction de l'aftermath anglosaxon, mais il me paraît, plus intéressant de travailler la notion freudienne qui permet de saisir des boucles du temps et leurs mouvements complexes. L'après-coup est le moment où le trauma revient frapper à la porte du sujet ou de la société. Dans la chaîne temporelle classique, l'événement traumatique dans son événementialité, d'abord, puis dans le chaînage des générations, dans ses traces, implante un message qui demeure énigmatique. Et c'est ce message qui, dans les tentatives d'élucidation successives, dans un mouvement de traduction-détraduction-retraduction² (Laplanche) fabrique des boucles de temps, du passé vers le futur et du présent vers le passé. On peut évoquer cette complexité en se souvenant des mémoires projetées dans le futur au moment de la guerre au Kosovo. Madeleine Albright justifiait les manières d'intervenir américaine, en interrogeant « que nous diront nos enfants quand ils seront grands, si nous savons et que nous ne faisons rien », projetant ainsi la mémoire de l'événement et sa justification dans cette interrogation à venir. « Je préfère être ici, ce soir, à répondre à ces questions sur les erreurs de l'OTAN, plutôt que de devoir répondre plus tard à des questions nous demandant pourquoi nous avons attendu et n'avons pas agi ». Les commentateurs parlent d'une personnalité « hantée » par l'histoire de la seconde guerre mondiale. On pourrait parler d'instrumentalisation du passé, de métaphore abusive, mais même si ces questions sont justes elles aussi, je voudrais les écarter. Il s'agit bien ici d'entendre à la lettre, cette élise du présent dans le nouage du passé à une mémoire projetée dans le futur et qui demande des comptes et de reconnaître que c'est bien avec des fantômes que les contemporains des après-coups des grandes commotions se débattent. On pourrait bien sûr évoquer Hamlet, et aussi l'après coup des guerres de religion en France où les phénomènes d'apparitions de spectres sont prégnants, « symptômes » de présence du passé mais aussi objet théologiques clivant entre protestants pour lesquels il n'est de fantôme que diabolique et catholiques pour lesquels l'apparition de l'âme du purgatoire incarne la possibilité d'existence du « bon » fantôme. Les travaux récents de Caroline Callard³ rendent compte de la complexité des négociations qui s'engagent, dans une société donnée, en un temps donné, entre les vivants et les morts. Ainsi dans les après coups, les contemporains sont contemporains de fantômes et pas seulement de vivants. Nous sommes actuellement dans une telle configuration, hantés par les guerres mondiales, et hantés par les polices, les destructions de sociétés, destruction des indiens d'Amérique du sud puis du nord, destruction des noirs du commerce triangulaire, destruction des juifs d'Europe, hantés encore par le colonialisme et sa violence destructrice, hantés enfin par les effondrements qui désormais concernent notre système social et ce qu'il fait à la planète et au vivant en général. Nous vivons de ce fait dans des boucles de temps de plus en plus complexes et différentes selon nos

¹ Jacques Hassoun, Les contrebandiers de la mémoire, Sophie Wahnich, une histoire politique de l'amnistie, Sandrine Lefranc, Politique du Pardon. Sophie Wahnich faire une cité, ou la hantise de la guerre civile. Affects sociaux et institutions civiles révolutionnaires

² Laplanche, l'après coup....

³

origines, nos subjectivités, nos expériences.

Alors que tout le travail de l'historien consistait à tenter de donner vaille que vaille, son agencement linéaire au temps, de faire en sorte que le passé retourne au passé plutôt que d'habiter sans fin un présent absorbé par son ombre portée, le temps contemporain pourrait être caractérisé par une nouvelle impossibilité d'apprivoiser le temps. Le présent serait comme en arrêt. Il aurait perdu sa profondeur historique, dans une perception présentiste du temps qui certes s'effrite mais demeure dominante. Le futur serait encore plein de rêves de terreur organisant ainsi une logique de survie, de survivance pour parler comme Marc Abélès en lieu et place d'une vie de « convivance ». Les passés menaceraient toujours de sortir de leurs boîtes sous forme de spectres. « Le temps hors de ses gonds » de Shakespeare serait ainsi une condition du contemporain, sans retour aux sages agencements de l'innocence ou simplement de la distance.

Pour pouvoir appréhender ce nouveau carambolage des temporalités, outre l'après coup, trois outils méritent d'être réfléchis.

Le couple classique, deuil et mélancolie où la mélancolie permet de ressaisir ce qu'Henri Rouso avait appelé "un passé qui ne passe pas". Mais cette mélancolie serait à imaginer comme succédant au deuil plutôt qu'à penser comme échec du deuil. « Si je dois le deuil, il faut la mélancolie » pourrait être la prescription de notre temps, une prescription qui ne serait pas tout entière prise dans la dialectique négative d'Adorno, mais qui resterait travaillée par ses attendus. Il serait ainsi imaginable d'en faire un outil de science humaine pour penser l'après-coup, non seulement de l'histoire traumatique mais de son oubli.

Ce qui est alors en jeu est un temps soustrait au passage du temps, il est alors nécessaire de penser cette soustraction, qu'elle se nomme imprescriptible, patrimoine authentique, ou infini. Enfin, pour relever ce qu'un historien peut faire de ces nouveaux agencements du temps, la notion d'anachronisme contrôlé, chère à Nicole Loraux me semble plus que jamais nécessaire.

Dans ce texte je prendrai appui sur un travail artistique et la trajectoire individuelle de l'artiste, le site d'Auschwitz et l'imprescriptible dont il témoigne, des trajectoires historiques de longue durée et des trajectoires de pensée de notre temps qui témoignent du contemporain comme modelant une certaine sauvagerie du temps. Une sauvagerie qui serait notre mode d'être⁴ ordinaire et où, pour pouvoir être au monde humainement il s'agirait de savoir constamment circuler entre les temps et à contretemps. En bref, où il s'agirait de ne pas se laisser prendre dans les rets du présentisme l'autre nom du temps du capitalisme évidé de sa part humaine.

1. Deuil et mélancolie

Pour aborder le couple deuil et mélancolie je voudrai vous parler de la trajectoire d'une artiste polonaise, Zofia Lipiecka. Elle vit en France et a familialement des liens avec l'histoire du ghetto de Varsovie puisque son mari est le fils de Marek Edelman, bien connu pour avoir pris part à l'insurrection du ghetto de Varsovie avant de s'évader par les égouts. Dans le ghetto, il était alors affecté comme infirmier à l'Umschlagplatz, d'où partaient les convois de déportation vers Treblinka et d'où il réussissait parfois à faire évader quelques camarades au moment des départs.

Longtemps cette artiste réalise des œuvres plastiques sous forme de maquettes de non lieux contemporains caractérisés par leur sérialité et leur vacuité- des stations de RER, des bureaux open-space, la city, la maternité, l'hôpital, le camp de vacances, le terminal 2b de Roissy. Ces non lieux seraient la forme d'un présent vidé de son épaisseur à la fois humaine et temporelle.

⁴ Texte sauvages dans colloque Poirier

En 2001, elle lit l'ouvrage de Jan T. Gross *Les Voisins*⁵, Ed. Fayard, 2002 qui dévoile pour le grand public comment à Jedwabne, bourg au nord-est de la Pologne, le 10 juillet 1941, sous l'occupation nazie, les habitants polonais ont sauvagement assassiné leurs voisins juifs. Après une journée de pogrome d'une cruauté inouïe, ils ont finalement brûlé dans une grange des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants. La responsabilité de ce crime fut pendant longtemps imputée aux nazis et cette histoire est venue troubler le récit national polonais comme récit d'héroïsme face au nazisme, puisque là les Polonais apparaissent bien comme des supplétifs improvisés et volontaire des nazis.

La lecture de cet ouvrage produit un choc sur l'artiste et interrompt le travail jusqu'alors entrepris. Vivant depuis longtemps en France, Zofia Lipecka et ne s'était pas interrogée sur son lien avec la Pologne depuis de longues années. Elle raconte qu'elle se sent alors révoltée face, non seulement à l'événement historique mais aussi face à la manière dont une large partie de la société polonaise défend l'honneur de la Pologne contre cet ouvrage et son effet d'effraction. Elle se découvre alors malgré tout Polonaise et porteuse d'un sentiment de culpabilité comme Polonaise, ayant malgré tout, partie liée à cette histoire de la Pologne.

Elle décide alors de mettre en place une installation artistique capable de rendre compte de ce qu'elle ressent, et qu'elle nomme « identité négative polonaise ». Alors que ses maquettes qu'elle intitulait micro espaces et qu'elle installait dans des petits cubes de miroirs pour les sérialiser davantage, les démultiplier étaient vides d'hommes, l'installation qu'elle réalise alors met en scène un récit oralisé, une voix donc, et des visages multiples et tous différents qui reçoivent ce récit.

Les micro-espaces mettaient en scène la sérialité qui fait perdre aux lieux leur singularité, « leur sens relationnel, identitaire et historique » selon la définition forgée par Marc Augé, des non lieux contemporains. Ces micro-espaces visaient à mettre en scène l'impossible identité dans des lieux an-historiques ou si l'on préfère travaillés par l'oubli ou l'effacement de la trace de l'histoire. Nous sommes ainsi en présence du travail de l'oubli qui peut être assimilé au travail du deuil réussi, on serait ainsi en présence d'un deuil de l'humanité, deuil de ce qui sans doute a disparu pour bonne part dans l'expérience de la seconde guerre mondiale, car ce ne sont pas uniquement les gens gazés qui ont disparu à Auschwitz, mais une certaine conception de l'humanité.

L'installation intitulée "Après Jedwabne" montre par contre les visages de 75 personnes de diverses origines, toutes différentes et toutes affectées différemment par l'écoute du témoignage d'un rescapé de Jedwabne. Les personnes filmées ne sont pas toutes polonaises car l'artiste souhaite non seulement travailler sur l'identité polonaise qualifiée de négative, mais sur l'identité humaine face à un récit de cruauté, qui intéresse l'humanité, travailler ainsi sur cette notion d'humanité comme manière d'être au monde. Les visages sont filmés en 2001. Deux pôles d'écoute permettent d'entendre ce témoignage. De grands miroirs démultiplient les visages sur les écrans et les reflets des visiteurs, et accentuent un face-à-face symbolique entre ces visages et une histoire traumatique refoulée.

Pour l'artiste, c'est une manière de fabriquer une véritable coupure dans son travail. De réinscrire la question subjective, non seulement la sienne mais encore celle des autres, et de travailler sur la conscience d'appartenir à une histoire marquée par la Shoah. Cette installation est exposée dans l'institut de la mémoire polonaise en 2003.

Mais ce travail qui aurait pu marquer une fin n'est qu'un suspens. Il ne suffit pas à l'artiste. Elle trouve que le travail de la vidéo n'est pas à la hauteur de l'enjeu et qu'il lui faut non seulement travailler avec cette histoire mais dans une certaine mesure l'incorporer, en faire une trace présente.

⁵ T. Gross *Les Voisins*, Ed. Fayard, 2002.

C'est alors qu'elle décide de produire ce qu'elle nomme un rituel laïc. Elle va tous les ans à Treblinka et prend une photo des lieux devant le nom de la ville. Puis elle transforme cette image en tableau de 1, 30 m sur 1, 95 m, ce qui est long, laborieux et produit pour elle la possibilité de faire trace dans le présent entre des paysages banals et un nom qui est associé immédiatement à l'extermination et aussi pour elle à son beau père Marek Edelman. Sa belle fille pouvait parfaitement savoir l'histoire et pourtant l'oublier. Seule une effraction de lecture personnelle est venue transformer cet oubli en une sorte de mélancolie créatrice de ses nouvelles œuvres. Malgré son lien personnel avec l'histoire du ghetto, l'oubli social et historique de l'humanité était au cœur de son être au monde et de son travail qui en faisait le constat. Le constat de l'efficacité du deuil après le désastre, une efficacité qui fait disparaître les mondes où il y avait eu de l'humanité.

On retrouve dans une certaine mesure dans ce trajet la phrase de Derrida « si je dois le deuil, alors il faut la mélancolie. » Car le deuil n'est pas venu empêcher la pathologie mélancolique, le deuil impossible, mais a permis une autre mélancolie créatrice et capable de produire en lieu et place de l'histoire barrée des non lieux, l'histoire subjectivée des noms de lieux dans leur présence actuelle. Le temps contemporain s'agence alors dans ce qu'on pourrait considérer être un désordre. Mais c'est l'ordre même d'une conscience qui advient et qui se transmet dans la singularité d'une trajectoire où l'histoire a toujours été présente sans pourtant faire trace et où la trace ne peut s'inventer qu'après l'effraction. Dans le couple deuil et mélancolie, la mélancolie n'est plus ce qui empêche le deuil, mais ce qui le rachète pour faire advenir de l'humanité après son oubli. L'oubli conduisant à une certaine déshumanisation serait pour aujourd'hui ainsi le deuxième temps de l'après coup. Le trauma produirait l'oubli de quelque chose qui s'appelle peut être « humanité » et cet oubli ferait lui même trauma. Il reviendrait alors aux mélancoliques de faire revenir cette humanité mais sur un mode spectral.

2. Imprescriptible et irréconcilié sans fin.

Si la mélancolie nouée à l'expérience de l'histoire apparaît dans des travaux d'artistes assez nombreux, son enjeu est de contrer la question de l'oubli de l'humanité lié au processus de deuil et de mettre en œuvre ce qui a été thématiqué et théorisé en droit sous la notion d'imprescriptible, ce qui ne peut être prescrit, effacé, oublié. L'imprescriptible serait la forme juridique de la mélancolie. Imprescriptible du crime contre l'humanité, imprescriptible des crimes qui peuvent conduire à faire disparaître l'humanité de l'humanité. On est alors dans une double tradition celle du droit naturel du XVIIIe siècle où l'on parlait de crime de lèse humanité lui aussi imprescriptible, et dans l'invention à la fin du XIXe de lois de l'humanité qui ne doivent pas être enfreintes et qui aboutit après 1945 à ce crime contre l'humanité imprescriptible. La mélancolie serait alors l'expression psychique de ce qui ne peut se ruiner, devenir ruine et disparaître complètement. Ce hors temps prend cependant deux faces, d'un côté ce qu'il faut préserver du temps, de l'autre ce dont on ne pourra pas se débarrasser.

Du côté de la première face, on peut prendre pour exemple la volonté farouche de conserver le site d'Auschwitz qui entre en écho avec la volonté de déclarer les crimes qui y ont été commis imprescriptibles. Pour dire l'imprescriptible, il faudrait un travail patrimonial harassant, fabriquer des lieux, des traces, du patrimoine. Il s'agit d'empêcher le processus même de la ruine de progresser, de faire en sorte qu'il y ait toujours du reste de l'événement traumatique à transmettre. Mais que veut-on alors transmettre ?

Cette soustraction au temps engage une politique qu'on pourrait appeler une politique de l'archive, au sens non pas seulement des documents écrits, conservés dans des fonds d'archives, mais au sens où il y a là une institution qui déclare que sa fonction est d'archiver un événement qui doit faire loi pour l'humanité. Politique de l'archive, car il est clairement, au moins en Europe, confié à ces lieux d'interpréter, de déplier les signes rassemblés, dans des travaux et des visites, des commémorations, des célébrations. En 1984, Pierre Nora, dans

le premier volume des *lieux de mémoire* affirmait « Les lieux de mémoire naissent et vivent du sentiment qu'il n'y a pas de mémoire spontanée, qu'il faut créer des archives, qu'il faut maintenir des anniversaires, organiser des célébrations, prononcer des éloges funèbres, noter des actes, parce que ces opérations ne sont pas naturelles. (...) Si ce qu'ils défendent n'était pas menacé, on n'aurait plus besoin de les construire. Si les souvenirs qu'ils enferment, on les vivaient vraiment, ils seraient inutiles. »⁶ Auschwitz est donc désigné comme lieu de mémoire où la loi doit être dite parce que cette loi au même titre et peut-être même davantage encore que les ruines du camp, est menacée de ruine.

Car en effet une difficulté demeure, si chacun sait qu'une loi doit être dite sur ce sol de l'histoire qu'il faut donc archiver, cette loi ne trouve pas vraiment d'énonciation satisfaisante, d'énonciation qui permettrait de considérer qu'une pensée de la démocratie et de sa défense a vraiment non seulement pris en compte l'expérience historique du mal radical qui s'est déployé sur le sol d'Auschwitz, mais été capable de relever ce que l'événement a mis en doute : la confiance dans une tradition juridique, la confiance dans une tradition politique, la confiance dans la tradition d'une raison associée à la liberté humaine, la confiance dans l'imaginaire qu'une réparation des crimes est toujours possible.

Or aujourd'hui quand il s'agit des transformations climatiques radicales qui détruisent des terres arables et font fuir des populations, nous savons qu'ils sont voués à la mort mais préférons dénier cette réalité. Nous sommes en train de faire mourir une partie de l'humanité en ne prenant pas les mesures de sauvegarde, en restant rivés sur le confort apparent du présent et en refusant d'entendre que les dégâts pour la terre le vivant et l'humanité vont être exponentiels en peu de temps.

La patrimonialisation des traces pas plus que le savoir sur notre situation historique ne vient vraiment répondre de ce qu'on prétend attendre d'elle : produire une vigilance démocratique renouvelée. Le patrimoine dit l'imprescriptible mais ne produit pas de prescriptions agissantes, pas même les prescriptions négatives appelées des vœux d'Adorno.

Son texte *Dialectique négative*, affirmait qu'il il faut penser et agir de telle sorte que rien de semblable à Auschwitz ne puisse plus jamais arriver. Tout impératif issu de la *Dialectique négative* est donc impératif négatif; un impératif qui est toujours sous la loi de ce qui ne doit plus arriver, de ce dont la répétition doit être absolument interdite et non un impératif sur ce qui doit être. Ce qui semble bien avoir disparu avec Auschwitz c'est bien « le devoir être » des Lumières. La *Dialectique négative* affirme que quelque chose de la négation n'est jamais surmontée, jamais dépassée, qu'il n'est pas vrai que toute négation finalement soit absorbée ou absorbable par une affirmation. Ainsi pour Adorno, la négation de l'humain, soit l'inhumanité, ne sera jamais relevée par une affirmation plus haute: rien ne peut sauver d'Auschwitz. Il n'y a pas de réconciliation concevable avec cette négativité radicale ou absolue.

Or cette impossible réconciliation qui fabrique des lieux patrimonialisés en écho à l'imprescriptible des crimes, n'empêche pas la société d'être habitée par un irréconcilié⁷ monumental. Cette notion que nous devons à la philosophe Marie Cuillerai, nomme cette part d'injustice qui ne peut trouver ni réparation ni réconciliation, non seulement du fait de la nature et de la massivité des crimes commis, mais du fait de la massivité des acteurs impliqués dans les crimes commis, l'irréconcilié comme reste, mais un reste qui peut envahir tout l'espace-temps. En effet des populations entières ont été mi actrices mi spectatrices de l'événement, laissant en déshérence la possibilité même d'imaginer une punition ou une réparation des crimes commis. Nous sommes dans une telle situation face à ce qui vient, cette fois. Car il y a bien dans nos désastres actuels ce qui nous arrive et ce qui continue d'arriver par nous par notre inaction.

⁶Pierre Nora, « Entre mémoire et histoire, la problématique des lieux », in *Les lieux de mémoire*, t.1, la République, Paris, Gallimard, 1984, p. XXIV.

⁷ L'expression est de Marie Cuillerai dans « L'irréconcilié, histoire critique aux marges de l'amnistie », in Sophie Wahnich dir, *Une histoire politique de l'amnistie*, Paris Puf, 2007, pp.93-120.

Or on ne peut que constater l'incapacité ou l'impossibilité de jeter une véritable opprobre sur les responsables des désastres, même sur les acteurs protagonistes de la destruction des juifs d'Europe, et ce malgré les procès de la Libération qui réinventent le crime contre l'humanité. Les scientifiques nazis ou collaborateurs français ont pu recycler leurs savoirs et leur pensée aux Etats Unis, en Argentine⁸, au Brésil, œuvrer en faveur des dictatures, engendrer des disparitions, de la torture, de l'inhumanité. Il y a des pays comme l'Argentine où « l'irréconcilié » atteint de très hauts niveaux d'intensité car l'absence de droit extraditionnel a conduit tous les condamnés à mort européens à pouvoir trouver là une terre d'élection en 1944-1945, collaborateurs français, fascistes de la république de Salo, oustachis, anciens nazis etc. Ce risque de l'irréconcilié est mis en exergue dans le film de Quentin Tarantino, *Inglorious Basterds*, lorsque Aldo l'apache (Brad Pitt) scarifie une croix gammée sur le front de Hans Landa (Christoph Waltz.), il lui dit « lorsque vous allez arriver aux Etats-Unis vous allez enlever vos uniformes et on ne pourra plus vous reconnaître » mais en Argentine les nazis n'ont pas eu besoin d'enlever leur uniforme. Enfin des institutions ont organisé cet oubli : amnisties variées en Allemagne, amnistie des collaborateurs en France, amnistie des fautes de gouvernement, et que dire de la corruption généralisée de l'esprit de notre époque ? Ce serait alors non seulement la pulsion de destruction qui demeurerait insu, au mieux elle devient objet de curiosité touristique, le camp, la progression du désert, le point de départ des esclaves, la joie des chaleurs d'été au printemps et la spectacularisation des feux. L'effectivité historique, c'est-à-dire politique et sociale de l'événement dans sa portée contaminante demeure ténue. L'exposition Hitler et les Allemands en 2011 s'achevait sur un énoncé désespéré et désespérant : « Hitler sans fin ». Et en effet il s'agit désormais de prendre la mesure de cette contamination capillaire de l'impossible justice sur toute la planète.

Ce ne sont pas uniquement les gens gazés qui ont disparu à Auschwitz, mais de fait une certaine conception de l'humanité. On se retrouverait ainsi avec d'une part une loi engloutie, un monde politique et juridique qui hésite entre la survie et la disparition, et d'autre part une circulation capillaire de l'innommable. Le hors temps contemporain, n'est pas seulement celui de la justice qui réclame son dû d'imprescriptible, mais celui d'une histoire sans fin qui habite et traverse les corps historiques.

La loi attendue sous couvert de « devoir de mémoire », de « vigilance démocratique », de « contrôle de la cruauté par la tolérance » est de ce fait ambivalente, elle revendique le retour des bons spectres, spectres de démocratie, d'humanité une, spectre du droit comme fondement humanisant, mais elle est aussi la loi qui permet sans doute en fait de faire le deuil de la perte d'humanité, de faire oublier en fait qu'un certain monde a disparu et que celui imaginé par les nazis a sans doute persisté⁹ et que c'est bien ce qui participe de notre tétanisation, pris que nous sommes dans un sentiment ou parfois même de réalité d'impuissance démocratique.

Il faut être attentif à certaines contradictions. Les effets de l'imprescriptible juridique sont rares et c'est en s'accomplissant sur des choses qu'il devient effectif, rarement dans le travail patrimonial et l'ensemble des énoncés qui l'accompagnent sous la forme du supposé « devoir de mémoire ». Celui-ci en étant immédiatement trivialisé par le tourisme de masse par la discontinuité des expériences vécues n'a que peu de conséquences immédiates. sans doute malgré tout symboliques. Mais l'impossible justice ne dispose pas d'énoncés ou d'énoncés si rares qu'ils sont socialement inaudibles, non reçus. L'impossible justice traverse cependant les corps et fait trace comme nouvelle norme de ce qui rend possible la vie en société. Le renoncement à la justice car c'est ainsi, on ne peut faire autrement.

⁸ L'introduction relativement récente de l'extermination nazie dans les programmes scolaires d'histoire en Argentine a soulevé d'indignation les parents d'élèves des collèges de Bariloche, ville connue pour la densité de son refuge nazi.

⁹ Johan Chapoutot, *Libres d'obéir : le management, du nazisme à aujourd'hui*, Paris, Gallimard, coll. « NRF Essais », 2020, 176 p.

C'est à ce point précis me semble-t-il qu'on retrouve la question de l'anachronisme contrôlé de Nicole Loraux.

3. L'anachronisme contrôlé et les Lumières

Entre imprescriptible et irréconciliable, il s'agit bien d'être attentifs à un temps non vectorisé de l'histoire, un temps hors de ses gonds, un « hors temps » et un « sans fin ». Ce temps suspend la temporalité historique classique et, nous dit Nicole Loraux, « nous ramènerait à tout ce qui est enkysté d'oubli de ce que la politique est, par soi conflit »¹⁰. Ce temps, c'est celui d'une « mémoire barrée » de la conflictualité politique, celui de l'oubli et du répétitif. Nicole Loraux invitait ainsi à postuler l'existence d'une nappe de temps immobile où l'oubli est oubli du fait que l'événement traumatique est le fruit d'une bataille politique perdue, pour le dire vite, et dans la langue de Zeev Sternhell entre les Lumières et les anti-lumières¹¹.

S'agirait-il alors de raviver l'expérience des Lumières pour répondre de l'humanité oubliée et comment ? Comment contourner la dialectique négative aujourd'hui pour retrouver les Lumières ?

Nicole Loraux dans son article fondateur d'un éloge possible de l'anachronisme en histoire nous explique que travailler sur le passé, c'est travailler en fait sur le présent, c'est à dire tenter de répondre aux questions que nous posent le présent. Travailler en régime d'anachronisme ce serait ainsi poser la question des spectres comme Caroline Callard après les guerres de religion pour pouvoir mieux appréhender nos propres spectres et nos propres enjeux de politiques mémorielles. Ce serait choisir des questions éloignées apparemment pour revenir lester vers le présent d'un savoir nouveau et ainsi d'une vigilance nouvelle qui ne devrait rien aux ruines patrimonialisées mais tout à l'effort de compréhension des mécanismes sociaux et politiques qui se répètent du fait de l'oubli même du politique comme conflictualité. C'est ainsi que Nicole Loraux avait travaillé sur l'amnistie des Trente et montrer quels étaient les problèmes grecs de la démocratie, une propension à fabriquer des institutions qui visent à faire oublier l'inoubliable.

Mais que serait l'opération historienne, celle qui a l'audace de ramener quelque chose vers le présent qui permettrait de raviver, au sens fort, rendre à nouveau vivante une autre conception de l'humanité, celle des Lumières, Lumières déclarées par Adorno, Adorno comme signe de son temps et non comme autorité, pour une part au moins obsolètes.

Il ne s'agit pas de penser qu'il suffise de faire comme si le corpus des Lumières était disponible, d'aller le chercher au grenier et de l'appliquer comme un vieux logiciel. Les vieux logiciels n'ont plus les machines qui les font tourner. Mais ici la métaphore est-elle si juste ? Si le monde a changé, il s'agit de le faire changer encore. S'agit-il alors de le faire tourner à la manière des révolutions, dans un retour aux sources de l'humanisation ? Ou plutôt qu'aux sources à ses principes ? Retour à Kant en quelque sorte mais bien à la manière d'Adorno ou de Hannah Arendt, qui font appel à Kant parce qu'il reconnaît à l'expérience sensible non seulement une sorte de primauté sur le concept, mais une irréductibilité d'une part de l'expérience au concept. En effet chez Kant, il y aurait dans la connaissance du monde une réception sensible absolument première en deçà de la quelle il n'y a rien et sans laquelle il n'y a rien. Un Kant donc qui donne toute sa place à l'imagination et au sensible et qui conduit Adorno à affirmer que la pensée n'est réellement pensée que quand elle a affaire à ce qui n'est pas la pensée, c'est-à-dire à autre chose qu'elle-même, tout particulièrement lorsqu'elle est face

¹⁰Nicole Loraux, « éloge de l'anachronisme en histoire », art.cit. réédition, p.137.

¹¹ Voir Zeev Sternhell, *Les anti-Lumières. Une tradition du XVIII^e siècle à la guerre froide*, Gallimard, folio histoire, 2010, 942 p.

Zeev Sternhell dir, *L'histoire refoulée, la Rocque, les Croix de feu et le fascisme français*, Paris, les éditions du Cerf, 2019. et en particulier son article « Apologie, refoulement et banalisation » pp.17-91 et sa réponse à Michel Winock, pp.305-313.

à cette dimension expérimentée radicale de ce qui n'est pas la pensée et qui est la souffrance du vivant.

Mais il s'agit aussi aujourd'hui de déplacer Adorno et d'affirmer qu'il n'y a pas que la souffrance qui est irréductible au concept. S'il faut accepter d'être dans la frappe de la souffrance comme expérience irréductible au concept, il faudrait aussi accepter d'être dans la frappe de la joie et du bonheur tout aussi irréductible au concept, reconnaître l'irréductibilité de l'expérience du désir, de l'amour, voire de l'amour de la vie.

Pour resituer ces questions du côté du temps et du temps de l'après coup, l'opération historienne pourrait consister à désactiver l'oubli de l'humanité en travaillant à la manière des images dialectiques de Walter Benjamin, réinvesties par Georges Didi Huberman dans *survivances des Lucioles* et où je voudrais moi même réinstaller les termes du problème qui nous est posé par le contemporain d'une humanité possible ou non dans l'après-coup de sa destruction massive . « L'Autrefois des Lumières, pourrait rencontrer le maintenant de notre après-coup de l'oubli et de sa cruauté, pour former une lueur, un éclat, une constellation où se libère quelque forme pour notre Avenir humain lui même »¹². Il s'agirait de voir ce qui apparaît malgré tout des Lumières, non seulement comme fantômes, car comme fantômes elle ne produisent que des énoncés creux, mais comme « survivance », comme ce qui n'a pas complètement disparu et apparaît finalement comme nouveauté réminiscente. Un autre mémoriel en quelque sorte, un mémoriel qui sans faire l'économie de la mélancolie, pourrait rencontrer même d'une manière fugace et fragile, la joie de ces images dialectiques et permettrait de ré-imaginer un monde humain comme avenir politique.

Avec l'enjeu d'une survivance des lumières, de la nécessité de leur transmission comme principe espérance à la Ernst Bloch, il s'agit bien de réapprendre à vivre enfin¹³.

Faire de l'histoire en régime d'anachronisme pourrait d'ailleurs avoir cette même ambition, certes produire la vigilance de ce qui doit cesser de se répéter, mais créer aussi la joie d'un imaginaire d'espérance. Ce n'était pas d'ailleurs absent des préoccupations de Nicole Loraux¹⁴ car elle affirmait que ce temps autre qu'il fallait postuler, était nécessaire pour donner un statut à tout ce qui dans une époque se pense en avant d'elle sur le mode de l'anticipation. Cette notion d'anticipation a longtemps servi à nommer les futurs du passé, qu'on ne disqualifiait pas sous le nom « d'utopie » car l'histoire effective leur avait donné raison en les faisant exister. Les lumières comme survivances permettraient ainsi de produire à nouveau un avenir d'anticipation et d'utopies, c'est à dire de penser un monde tout autre, et même d'affirmer à la manière de Miguel Abensour que si nous avons besoin de la pensée utopique, de sa persistance c'est bien parce que par « sa charge d'altérité, sa radicalité, son opposition constitutive à thanatos, l'utopie est en mesure plus que toute autre instance de donner sens au « plus jamais ça »¹⁵

Travailler sur la période révolutionnaire pourrait prendre ce sens, fabriquer en réécrivant un récit de la Révolution qui en finirait avec les matrices du totalitarisme, des images dialectiques joyeuses, contre la tentation d'une histoire critique déceptive. Comme le déclarait Quinet, la « Révolution française avait ramené sur terre la foi en l'impossible ». Sans doute pouvons nous à l'instant même face à ce qui arrive, sentir ce qu'un tel énoncé veut dire. Car l'impossible a partie liée avec la mort comme avec la vie, et qu'il s'agit bien de parier sur la vie possible, sur le chemin à frayer dans l'impossible.

¹² Georges Didi Huberman , *Survivances des lucioles*, Paris, minuit, p.51.

¹³ Jacques Derrida, *Spectres de Marx: L'Etat de la dette, le travail du deuil et la nouvelle Internationale* , Paris, Galilée, 2006.

¹⁴ Nicole Loraux, *Eloge de l'anachronisme*, article cité, p.24.

¹⁵ Miguel Abensour, entretien, *Persistance de l'utopie dans Vacarme*, p.37, 2010.

<https://vacarme.org/article1955.html>